

La littérature au concert Déjeuner Croissant-Musique tsigane

Danielle Shelton, Gustave Flaubert, Victor Hugo, Charles Baudelaire and
Guillaume Apollinaire

Number 3, 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85097ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

2371-1582 (print)

2371-1590 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Shelton, D., Flaubert, G., Hugo, V., Baudelaire, C. & Apollinaire, G. (2017). La littérature au concert : Déjeuner Croissant-Musique tsigane. *Entrevous*, (3), 54-55.

2016.11.13 MAISON DES ARTS DE LAVAL
PRODUCTION ARTS ET SPECTACLES DE LAVAL

TSIGANE

CARMEN PICULEATA ET LES MUSICIENS TSIGANES
 MYRIAM ST-GÉLAIS ET CRISTINA AREFTI

PROGRAMME MUSICAL

AIRS TRADITIONNELS TSIGANES ET AUTRES

PROGRAMME LITTÉRAIRE

LECTEUR PETER BATAKLIEV

ADAPTATION DE LA LÉGENDE ET

CHOIX DES TEXTES DU DOMAINE PUBLIC

DANIELLE SHELTON



La légende des gens de voyage

Volant au-dessus des terres, des oiseaux aperçurent un jour un palais rayonnant sous le soleil. Curieux, ils descendirent l'admirer de près. Éblouis par la beauté des visiteurs, les hôtes de cette cage dorée – des dindes et des poules – leur offrirent des friandises et les couvrirent de la tête aux pattes de bijoux précieux. Comprenant qu'ainsi alourdi il ne pourrait plus s'envoler, un oiseau refusa les cadeaux et mit en garde ses camarades. Désespéré de n'être pas entendu, il s'éleva haut dans les airs et piqua droit sur des pierres. Ce malheur désengourdit les captifs, qui tentèrent sans y parvenir de se libérer de leurs chaînes d'or. C'est alors que le vent apporta au palais une plume rouge de l'oiseau qui s'était sacrifié. Frôlant un à un les prisonniers, elle les libéra par magie de leurs entraves, mais leurs ailes n'obéissaient plus. Voyant cela, la plume rouge quitta le palais pour s'en aller errer à jamais sur les routes. Les oiseaux la suivirent et, au fil du temps, perdirent leur plumage et se transformèrent en hommes, tout en conservant leur âme d'oiseau. On les appela tsiganes, manouches, romanichels, gitans, bohémiens...

Gustave Flaubert [1821-1880] – extrait d'une lettre à George Sand, 1867

Je me suis pâmé, il y a huit jours, devant un campement de Bohémiens qui s'étaient établis à Rouen. Voilà la troisième fois que j'en vois. Et toujours avec un nouveau plaisir. L'admirable, c'est qu'ils excitaient la haine des bourgeois, bien qu'inoffensifs comme des moutons. Je me suis fait très mal voir de la foule, en leur donnant quelques sols. Et j'ai entendu de jolis mots à la Prudhomme. Cette haine-là tient à quelque chose de très profond et de complexe. [...] C'est la haine qu'on porte au Bédouin, à l'hérétique, au philosophe, au solitaire, au poète. Et il y a de la peur dans cette haine. Moi qui suis toujours pour les minorités, elle m'exaspère.

Victor Hugo [1802-1885] – extrait de *Notre-Dame de Paris*. 1492 – roman paru en 1831

[Esmeralda] n'était pas grande, mais elle le semblait, tant sa fine taille s'élançait hardiment. Elle était brune, mais on devinait que le jour sa peau devait avoir ce beau reflet doré des andalouses et des romaines. Son petit pied aussi était andalou, car il était tout ensemble à l'étroit et à l'aise dans sa gracieuse chaussure. Elle dansait, elle tournait, elle tourbillonnait sur un vieux tapis de Perse, jeté négligemment sous ses pieds ; et chaque fois qu'en tournoyant sa rayonnante figure passait devant vous, ses grands yeux noirs vous jetaient un éclair.

Autour d'elle tous les regards étaient fixes, toutes les bouches ouvertes ; et en effet, tandis qu'elle dansait ainsi, au bourdonnement du tambour de basque que ses deux bras ronds et purs élevaient au-dessus de sa tête, mince, frêle et vive comme une guêpe, avec son corsage d'or sans pli, sa robe bariolée qui se gonflait, avec ses épaules nues, ses jambes fines que sa jupe découvrait par moments, ses cheveux noirs, ses yeux de flamme, c'était une surnaturelle créature. [...]

C'était en effet tout bonnement une bohémienne.

Charles Baudelaire [1821-1867] – sonnet du recueil *Les Fleurs du Mal*, 1857

La tribu prophétique aux prunelles ardentes
Hier s'est mise en route, emportant ses petits
Sur son dos, ou livrant à leurs fiers appétits
Le trésor toujours prêt des mamelles pendantes.

Les hommes vont à pied sous leurs armes luisantes
Le long des chariots où les leurs sont blottis,
Promenant sur le ciel des yeux appesantis
Par le morne regret des chimères absentes.

Du fond de son réduit sablonneux, le grillon,
Les regardant passer, redouble sa chanson ;
Cybèle, qui les aime, augmente ses verdure,

Fait couler le rocher et fleurir le désert
Devant ces voyageurs, pour lesquels est ouvert
L'empire familial des ténèbres futures.

Guillaume Apollinaire [1880-1918] – « Les cloches », dans *Alcools*, 1913

Mon beau tzigane mon amant
Écoute les cloches qui sonnent
Nous nous aimions éperdument
Croyant n'être vus de personne

Mais nous étions bien mal cachés
Toutes les cloches à la ronde
Nous ont vu du haut des clochers
Et le disent à tout le monde

Demain Cyrien et Henri
Marie Ursule et Catherine
La boulangère et son mari
Et puis Gertrude ma cousine
Souriront quand je passerai
Je ne saurai plus où me mettre
Tu seras loin je pleurerai
J'en mourrai peut-être